

Prologue

Katie Browne prend ses cliques et ses claques. Elle fouille sous son lit, attrape son sac à dos bleu aux bordures en faux cuir et commence à y fourrer vêtements et affaires de toilette avec une énergie frénétique, des larmes plein les yeux.

Il y a peu de logique dans sa façon de faire son sac, mais peu importe ; c'est l'acte en lui-même qui compte, et non les objets qu'elle prend – les leggings gris et vert, la trousse de maquillage au drapeau de l'Angleterre bourrée de sa collection de rouges à lèvres, le haut en jersey bordeaux à coutures dorées qui lui donne une allure mature et sophistiquée.

Cette fois, Katie part pour de bon. Elle ne reviendra pas. Elle en a *assez*. Elle se laisse tomber sur le lit et enfle les bottines vernies grenat que son père lui a achetées le mois dernier.

La pluie frappe avec de plus en plus d'insistance sur la fenêtre de sa petite chambre, comme pour l'inciter à reconsidérer sa décision. Manquant de trébucher sur son sac de sport avec ses affaires encore humides à l'intérieur, Katie balance le sac à dos sur son épaule ; elle entend toujours l'odieux murmure de la télévision en bas, dans le salon, et son refrain de rires sur mesure. Ils ont monté le son, mais elle est sûre de les entendre chuchoter. Sa mère doit parler d'elle à ce bon à rien de Brian. Comme si ce type avait le droit à une opinion.

Comme s'il était son père.

Elle ne restera pas ici un jour de plus. C'est clair et net. Il est hors de question qu'elle soit traitée de la sorte dans sa propre maison, qui est désormais devenue celle de Brian.

Brian, ce gros flemmard, toujours vautré sur le canapé, avec ses pistolets tatoués et ses jeans trop larges, comme une espèce de Bouddha prolo de l'Essex, un bras vaguement posé sur les épaules de sa mère, toujours à accaparer la télécommande. Brian, qui estime avoir son mot à dire sur la façon dont elle s'habille, les endroits où elle va, l'heure à laquelle elle rentre.

Et sa mère qui reste plantée là, à le laisser faire comme il veut.

– Il travaille tellement dur, ma chérie. Tu ne peux pas lui témoigner un peu plus de respect ?

Brian peut bien aller se faire foutre.

Elle va aller chez son père. Son *vrai* père.

Katie dévale l'escalier tout en enfonçant les écouteurs dans ses oreilles, mais pas assez vite pour éviter d'entendre sa mère s'écrier « Où tu vas comme ça ? » de derrière la porte du salon. Elle sort en claquant la porte et part dans la rue en marchant d'un pas vif.

Il fait un temps horrible. C'est le mois d'octobre, et le timide été de Cambridge a cédé le champ à des soirées noires comme l'encre et à des pluies continuelles portées par un vent glacial qui lui fouette les cheveux et lui mord le bout des doigts. Katie remonte sa capuche, pianote sur son téléphone, et Taylor Swift commence à chanter dans ses oreilles ; un son léger, mais lumineux dans cette grisaille déchaînée.

Elle presse le pas, se mettant presque à courir sur la route bordée d'arbres sombres, puis elle tourne à l'angle

pour prendre Elizabeth Way, avec sa circulation toujours intense.

Dans sa poche, la voix de Taylor Swift est soudain couverte par une sonnerie personnalisée, un homme s'écriant : « ALERTE, ALERTE, UN APPEL DE TA MÈRE ! »

D'un geste prompt, elle balaie l'écran pour refuser l'appel et accélère encore. La route monte en enjambant les eaux noires de la Cam qui serpente sous elle. Katie frémit en s'imaginant nager au milieu de ses poissons, ses herbes visqueuses et ses fonds vaseux jonchés de bouteilles brisées et de vélos rouillés. Elle se tourmente avec l'idée de son pied blanc pris dans les rayons des roues, de minces filets de sang partant de ses blessures pour remonter à la surface, où elle ne peut les suivre.

Elle secoue la tête pour repousser cette rêverie sinistre et revenir à la réalité, au bruit de ses talons claquant sur le trottoir trempé, aux allées et venues des phares des voitures qui la dépassent en grondant et en projetant des gerbes d'eau. Elle a des pensées terriblement glauques et morbides parfois, et elle ne comprend pas d'où elles viennent.

Ce n'était pas comme ça quand j'étais petite, se dit-elle. Cela ne la dérangeait pas que Brian lui donne des ordres ; et jamais elle ne se disputait avec sa mère comme cela arrive si souvent maintenant. À l'époque, elle était seulement Katie, une petite fille qui aimait nager, faire la course, gagner.

Cela lui suffisait alors. Mais plus maintenant. Maintenant, tout était compliqué, et elle avait l'impression d'être constamment en colère, constamment stressée par la moindre petite chose...

– C'est de ton âge, ma belle, avait dit Brian un jour où

elle avait commis l'erreur de lui en parler. Tu ne peux rien y faire. Il faut attendre que ça passe, c'est tout.

Le téléphone vibre une nouvelle fois sous ses doigts dans sa poche. Au moment où elle le sort pour rejeter encore l'appel, elle se rend compte qu'une voiture s'est arrêtée à côté d'elle ; ses feux stop luisent tels des charbons ardents rougeoyant sous la pluie.

La portière s'ouvre sur un homme avec une casquette de base-ball enfoncée sur la tête. Il se penche vers elle, son avant-bras sec et musclé tenant la poignée. Il lui sourit, montrant toutes ses dents, grimaçant presque.

Elle n'a jamais vu cet homme et lui lance donc un regard outré avant de reculer pour poursuivre son chemin.

– Katie Browne ? C'est toi ?

L'homme doit parler fort pour se faire entendre, car la pluie a redoublé d'intensité.

Elle plisse les yeux et retire ses écouteurs qui se prennent dans ses cheveux mouillés.

– Oui. Comment vous connaissez mon nom ?

Sa réponse n'est pas très aimable, et elle le voit tiquer un peu, comme s'il s'en offusquait.

– Tu allais au centre de loisirs de Hartington Grove. C'est moi qui conduisais le bus, tu ne te rappelles pas ?

Non, elle ne se rappelle pas. En outre, elle n'est pas allée à ce centre depuis environ deux ans, depuis qu'elle est entrée à St-Hilda et a commencé à nager sérieusement, n'ayant plus de temps pour ça.

Elle secoue la tête.

– Non ? Bon, eh bien, moi, je me souviens de toi.

Il rit, d'un rire aigu, presque sifflant.

– Tu es trempée, reprend-il. Tu veux que je te dépose quelque part ?

Katie prend le temps de réfléchir. L'homme sait visiblement qui elle est, et ce doit être un adulte responsable

s'il travaille avec le centre de loisirs. Il pleut vraiment des cordes, maintenant ; chaque nouvelle goutte provoque sa petite couronne d'eau autour d'elle en s'écrasant sur le capot, l'asphalte et les rambardes du pont. Le bruit de la pluie écrase tous les autres. Sa voiture a l'air chaude et accueillante.

Seulement, elle se dit aussi qu'il est impossible que cet homme l'ait reconnue alors qu'elle avait la tête enfouie sous sa capuche en marchant ; il a dû passer devant elle et faire demi-tour exprès. Elle réfléchit au fait que son visage ne lui évoque absolument rien, alors que lui a pu la reconnaître sous une capuche, tête baissée sous une pluie diluvienne, de nuit.

L'écart entre ces considérations est trop important, trop inquiétant, et Katie se dit que, même si son refus risque d'être mal pris, il n'est pas question qu'elle monte dans cette voiture.

– Merci beaucoup, dit-elle en s'efforçant d'être polie, mais je vais juste à côté. Je n'en ai que pour quelques secondes.

Elle désigne l'autre bout du pont, du côté du rond-point.

– Mon père m'attend, ajoute-t-elle, et ce bref ajout la surprend en sortant de sa bouche – pas seulement les mots, mais le léger accent de peur qui vibre dans sa voix quand elle prononce « m'attend », un accent très malvenu qu'ils perçoivent tous les deux. Je mettrais de l'eau dans votre voiture pour rien.

Le visage de l'homme frémit de nouveau, mais le sourire revient vite.

– OK, si tu en es sûre. Va vite te mettre à l'abri, alors !

Sur ce, il lui fait un signe de la main et referme la portière. Quelques secondes plus tard, il est parti sans se retourner. Un immense soulagement envahit Katie. Elle songe un ins-tant à renoncer à sa fugue, à rentrer chez

elle, à remonter discrètement jusque dans sa chambre et à affronter la tempête familiale quand l'heure aura sonné.

Elle appelle son père. Elle voudrait qu'il vienne la chercher. Au bout de deux sonneries, elle bascule sur son répondeur, avec son message chaleureux mais impersonnel.

Elle tente de repousser l'idée qu'il a volontairement rejeté son appel, de la même manière qu'elle vient de refuser ceux de sa mère. Si elle était honnête, elle serait bien forcée d'admettre que la raison pour laquelle elle ne l'a pas appelé avant de partir, c'est qu'il l'aurait très probablement dissuadée de venir.

Son père lui dit tout le temps qu'il sera « toujours là pour elle, quoi qu'il arrive ». Pourtant, chaque fois qu'elle a réellement besoin de quelque chose, qu'il vienne la voir nager à un gala, par exemple, ou s'opposer à Brian, ou encore venir la chercher sous la pluie après une rencontre avec un type flippant, son appel tombe systématiquement sur le répondeur.

Elle sent ses joues rougir et l'oublie aussi vite.

Maintenant qu'elle est arrivée en bas des marches au bout du pont, elle réfléchit plus posément à sa situation. Elle se trouve devant un labyrinthe de rues résidentielles au bord de la rivière, en face d'un institut de beauté fermé.

Katie s'arrête sous l'auvent de la boutique, se demandant si elle doit réessayer ou simplement renoncer à l'aventure, quand elle entend des pas. Quelqu'un marche sur Abbey Road, d'un pas vif et assuré, avec de grosses chaussures. Une personne cachée par le mur d'à côté.

Elle remet le téléphone dans sa poche et attend que cette personne passe, mais les pas s'interrompent soudain, et nul n'est en vue lorsqu'elle finit par abandonner son abri devant l'institut de beauté pour repartir dans la rue. Le passant a dû entrer dans l'une des maisons voisines.

Bon, eh bien, s'il y avait quelqu'un, il n'y a plus personne maintenant, et elle doit bouger. Elle a une idée.

Il y a une passerelle sous Elizabeth Way, le long de la berge, à quelques minutes de marche d'ici. Elle peut retraverser le pont et rentrer chez elle en passant par les rues qu'elle connaît bien. Aucune voiture ne peut la suivre par là, et n'importe quelle solution serait préférable au fait d'attendre ici.

Katie a beau être jeune, elle sait que s'enfuir chez son père en cas de crise à la maison revient à jeter de l'huile sur le feu de l'insécurité de sa mère. Raison pour laquelle l'initiative était excellente quand Katie était furieuse contre elle et voulait la blesser, mais moins bonne lorsque, comme maintenant, elle est épuisée, un peu effrayée et trempée jusqu'aux os.

Si elle parvient à se faufiler dans sa chambre avant qu'ils ne voient le sac à dos, elle pourra dire qu'elle n'est que sortie prendre l'air, pour se remettre les idées en place.

Elle remet son sac sur son épaule. Tout doit être trempé, à l'intérieur. *Quelle soirée absurde !* se dit-elle. *Ce maudit Brian, il ne vit que pour me taper sur les nerfs.* Elle s'engage sur la passerelle, la rivière gargouillant sur sa droite, les énormes piliers de béton sur sa gauche. Au-dessus de sa tête, le rugissement des voitures.

Le tracé bien éclairé de la passerelle est visible devant elle, et elle sourit doucement. Elle va rentrer chez elle, se sécher, et, quand ils auront fini de lui crier après, elle ira se mettre au lit et regardera une émission quelconque sur son portable. Si ça se trouve, sa mère n'aura même pas envie de poursuivre la dispute et elle aura peut-être pitié d'elle en la voyant trempée ; elle lui fera un chocolat chaud et un toast à savourer devant la télé. Cela s'est déjà produit, par le passé. Katie sait que leurs querelles

laissent à sa mère un affreux sentiment de culpabilité, mais elle ne comprend jamais pourquoi.

Cette idée la réconforte alors qu'elle avance péniblement sur la passerelle ; il lui faut une seconde ou deux pour se rendre compte que quelqu'un marche derrière elle, quelqu'un avec de grosses chaussures, qui marche vite, trop vite.

Elle fait volte-face, mais trop tard. La voilà prise dans l'intimité violente de bras puissants, noueux, qui l'enserrent par la taille, le cou, forçant sa tête en arrière tandis qu'une grosse main se presse sur sa bouche.

– Ah ! Katie, chuchote-t-il en projetant son haleine chaude contre sa joue froide pendant qu'elle tente de crier et de se débattre. Je crois qu'on avait pris un mauvais départ.

J'ai toujours aimé les pies. On dit qu'elles portent malheur quand on n'en voit qu'une seule, mais moi, elles me procurent toujours une sorte de bouffée d'optimisme dès que j'en aperçois une dans l'herbe ou perchée sur une rambarde rouillée, dans son smoking de plumes, faisant tourner sa tête dans tous les sens. J'admire l'assurance dans le monde animal.

Une pie me regardait justement depuis la branche d'un châtaignier comme je quittais ma propre zone de monde animal, à savoir l'Académie de St-Hilda, où l'assurance est une vertu moins recherchée que la retenue. J'étais sur le parking de l'école, sous sa canopée de feuillus, en train de charger mon gros sac dans ma petite Audi A3 rouge décapotable. La vue de mon sac débordant de copies de dissertations à corriger me stressait bien plus qu'à l'accoutumée.

J'aurais de quoi m'occuper ce week-end.

Je montai dans la voiture à côté de ce maudit sac et fermai la portière.

Sur le tableau de bord, il y avait un exemplaire du *Cambridge Examiner*, que je n'avais pas encore eu le temps de lire. Je le feuilletai machinalement. *L'ENQUÊTE D'UTILITÉ PUBLIQUE SE TERMINE PRESQUE EN ÉMEUTE*, annonçait la première page, à côté de *LES HABITANTS PROTESTENT CONTRE UN PROJET INIQUE*. Dans les pages intérieures, on trouvait les petites colonnes mentionnant

le nom des gredins surpris en train de voler une boîte de conserve ou une paire de collants au supermarché local, ou décrivant les actes de petite délinquance ou de vandalisme, à côté d'une photo montrant un homme âgé visiblement écœuré par la folie de la jeunesse et du monde en général.

Mais rien sur Katie Browne. Rien depuis une semaine.

Cela commençait à me donner un très mauvais sentiment.

Quelque part entre les lettres se plaignant de l'incapacité des parents à contrôler leurs enfants dans les restaurants, et la rubrique sur le Cambridge d'il y a cinquante ans (qui semblait être une ville aussi agitée qu'aujourd'hui et ne possédant qu'un seul cheval, le cheval en question étant pris en photo sur Magdalena Bridge, muni d'un collier de fleurs et arborant un air morose), se trouvait la colonne *Chère Amy*, la rubrique que j'écris. Dans cette rubrique, je suis censée conseiller les malheureux en amour et désespérés de toutes sortes.

C'est par l'intermédiaire de son fils Conor (quinze ans), que j'ai rencontré le rédacteur en chef de l'*Examiner*. Conor était dans ma classe d'anglais, mais il avait des difficultés à se concentrer sur mes cours – sur tous les cours, à vrai dire. Il faisait le zouave, distraitait les autres et commença à afficher une agressivité peu habituelle qui allait croissante. Le rédacteur en chef, Iain, recevait de plus en plus d'appels à ce sujet du directeur d'établissement, qu'il venait voir avec sa nouvelle femme, une petite brune pâlotte au visage triangulaire qui avait une bonne dizaine d'années de moins que lui. Chaque fois que je la croisais, son expression était clairement celle d'une femme complètement dépassée par cette histoire de famille recomposée, et la rumeur disait, même parmi

les élèves, que c'était là la raison des nouveaux caprices de son beau-fils.

Pourtant, sans trop savoir pourquoi, j'avais une autre impression concernant Conor.

Après deux heures de cours particulièrement pénibles où il me lança un stylo et renversa sa chaise (dans l'atmosphère paisible de St-Hilda, ce dernier acte était vécu comme l'incendie du Reichstag – les élèves en avaient été littéralement pétrifiés), je finis par l'interpeller dans mon petit bureau ; pas au sujet de sa nouvelle belle-mère, mais pour parler de son meilleur copain, Sammy, qui était assis à côté de lui et n'avait pas cessé de ricaner de ses singerie.

Et après quelques encouragements, tout était sorti tel un bouchon de champagne sautant du goulot : il éprouvait des sentiments pour Sammy, des sentiments qu'il ne pourrait pas avouer, jamais, et il ne savait pas quoi faire, et il fallait que je comprenne que personne ne devait le savoir. Sinon, Sammy ne lui adresserait plus jamais la parole. Et il serait détruit.

Je faillis pleurer devant sa panique et son désarroi.

– Je garderai ça pour moi, promis, lui dis-je. Mais si tu ne veux pas parler à Sammy de ce que tu ressens pour lui...

– Non, jamais.

– ... et je comprends que tu n'en aies pas envie, mais tu vas devoir trouver une manière de vivre avec ça. Tu ne peux quand même pas te faire renvoyer juste à cause d'une tension sexuelle mal vécue.

Il me regarda d'un air abattu en passant les mains dans ses cheveux roux en bataille, véritable incarnation de l'angoisse, pendant que je lui parlais des lieux d'accueil où il pourrait aller en parler en dehors de l'école.

– Appelle-les. Ils comprennent ce que tu vis. Tu es

encore très jeune et ces choses-là sont très perturbantes, mais plus tu en parleras, moins tu en auras peur. En attendant, je vais te demander d'être plus attentif en cours, et on oublie l'histoire du stylo pour l'instant. Et on ne dit rien à tes parents. D'accord ?

– Oui.

Son père, Iain, ne tarda pas à s'émerveiller du changement chez son fils. Il m'appela un soir, tard, après avoir eu mon numéro par l'école, et lança l'idée de me confier une rubrique dans son journal, pour essayer. C'était l'année dernière, et *Chère Amy* continue de gagner des lecteurs.

Quant à Conor, il ne fréquente plus beaucoup Sammy ; quand nous nous croisons dans les couloirs ou dans la cour, ses yeux s'illuminent chaque fois et il m'adresse un hochement de tête joyeux et approuvateur, comme si c'était moi qui avais réussi à surmonter l'épreuve et non lui. Quoi qu'il se passe dans sa vie, je ne m'inquiète plus pour lui.

J'avais fait exprès de poser le journal ici afin de me rappeler que je devais passer aux bureaux et prendre le reste du courrier de la semaine pour *Chère Amy*. Il existe une adresse mail pour la rubrique, mais beaucoup de gens croient encore que leur anonymat est moins bien gardé par Internet que par un bon vieux courrier postal. Cela m'agace un peu parfois, mais en vérité, j'adore ce travail, qui me paraît utile et me force chaque semaine à revoir mes préjugés.

Alors que je conduisais vers les bureaux de l'*Examiner*, je faillis renverser plusieurs de mes élèves. Ils chahutaient en dehors du trottoir sans faire attention à la circulation. Je fis une embardée, mes freins crissèrent sur la route. Les trois garçons, sagement décoiffés de la même manière, sursautèrent et m'adressèrent des gestes

obscènes avant de me reconnaître et de surjouer le choc avec humour. Je passai devant eux en klaxonnant ; je savais que j'aurais dû m'arrêter et leur dire ma façon de penser, mais je savais aussi que personne ne me remercierait dans la file d'attente qui se créait sur la route. La justice devrait attendre.

– Bande de petits guignols, marmonnai-je en me penchant sur le siège passager pour redresser mon sac, qui avait répandu une bonne partie de son contenu par terre pendant ma manœuvre d'urgence.

Je jetai un œil dans mon rétroviseur.

– Vous avez failli périr sur la route, monsieur Aaron Jones.

Ma main tremblait sur le volant. Je la regardai avec étonnement, comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre. L'incident m'avait secouée plus que je ne l'avais cru.

J'ai une attitude ambivalente avec les enfants. Ils me rendent folle, mais je ne peux pas me passer d'eux et ils me manquent terriblement quand je n'en ai pas dans ma vie. Peu de temps après notre mariage, j'ai appris que je ne pourrais jamais en avoir, et mon mari Eddy a suggéré que je quitte l'enseignement et que je suive des cours de latin ou de grec pour adultes, par exemple. J'ai essayé. Deux mois plus tard, j'ai pris le poste à St-Hilda ; c'était ça ou casser toute notre vaisselle et me jeter du premier pont.

C'est le seul travail que je sache bien faire.

Et comme Eddy s'était fait la malle avec sa chef depuis, il n'était pas plus mal que j'aie quelque chose qui m'occupe à plein temps et me permette de faire bouillir la marmite.

Les employés partaient quand je suis arrivée aux bureaux de l'*Examiner*. C'est toujours comme ça, que

j'arrive de bonne heure ou à huit heures du soir. Wendy débarrassait son bureau et rangeait dans son sac son téléphone miniature ainsi qu'une tasse avec une photo de ses trois enfants. Elle m'adressa un sourire un peu forcé.

– Salut, Margot.

Wendy tendit le bras vers l'un des casiers derrière elle.

– Il n'y en pas beaucoup cette semaine.

Elle me tendit un petit paquet de lettres retenues par un élastique bleu.

Elle dit toujours ça. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'elle attend que je dise « C'est vrai. Je devrais arrêter », puis que je parte et ne revienne jamais.

Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que ça lui ferait plaisir.

Je retirai l'élastique bleu et jetai un œil aux lettres. L'une en particulier retint mon attention. Elle était rédigée de manière simpliste, en lettres majuscules : *CHÈRE AMY, LE CAMBRIDGE EXAMINER, CAMBRIDGE.*

L'adresse était écrite d'une main affirmée, mais enfantine. Les « ronds » étaient très ronds, et les boucles, régulières, presque trop méticuleuses.

Sans réfléchir, j'ouvris l'enveloppe immédiatement. Un bout de papier sale et froissé était plié à l'intérieur. Wendy enfila son manteau, faisant semblant de ne rien remarquer. Elle attendait, avec une certaine impatience, que je donne un indice sur ce qu'on venait de m'envoyer. Ce que je ne fis pas, évidemment. Je ne le fais jamais.

Un mauvais pressentiment m'étreignit en dépliant la lettre. Sans que je les aie lus, les mots *Vite ! et Panique !* me sautèrent aux yeux. Wendy s'approcha de moi, prête à partir, et je m'empressai de replier la feuille, n'y ayant lu que *Chère Amy*, avant de la glisser dans la poche de ma veste.

– Quelque chose d'intéressant ? demanda-t-elle.

– Non, non. C’est à peine lisible, en fait, dis-je.

Je décidai d’inverser le sens de l’interrogatoire en changeant de sujet.

– Au fait, je vois qu’il n’y a plus rien sur Katie depuis un moment, dans le journal.

– Qui ça ?

De toute évidence, elle ne voyait même pas de qui je parlais.

– Katie Browne, dis-je en essayant de garder un ton neutre. La jeune fille qui a disparu.

Sa bouche s’arrondit exagérément.

– Ah ! Oh ! Oui, oui, oui, bien sûr, pardon. Tu la connaissais, c’est ça ?

– Elle était dans ma classe il y a deux ans.

Wendy soupira.

– On se fait du mouron, hein, quand ils fuguent, comme ça ?

– Si elle a fugué. Ça reste à prouver.

– Eh bien, fit Wendy en regardant vers la porte, la police a parlé à Iain, et on semble croire qu’elle a fait une fugue. On a interrogé la famille et les amis de la petite. Je suis sûre qu’ils savent mieux que nous.

Elle me tapota doucement le bras. Je devais lui paraître un peu trop touchée par cette histoire.

– Enfin, tu vois bien, avec tes lettres. Tu dois bien savoir que tout n’est pas toujours ce qu’on croit, dans la vie des gens.

Je ne pris pas la peine de répondre à cette lapalissade. J’étais parfaitement au courant de ce que pensait la police et de ce que pensait Wendy. Une équipe de l’enquête était venue à l’école avant-hier et nous avait dit que Katie était malheureuse chez elle depuis un moment – ce que j’avais soupçonné.

Seulement, je ne pouvais m'empêcher de penser que, malheureuse ou non, il y avait quelque chose de pas net dans sa disparition.

Je me souvenais de ses yeux noirs, arrogants et circonspects en même temps, me jugeant depuis le fond de la classe ; de ses longs cheveux bruns noués en une queue de cheval.

– Je ferme, annonça Wendy en agitant ses clés.

– J'y vais.

Je me sentais un peu étourdie. Peut-être que l'accident évité de justesse avec ces trois petits délinquants me travaillait encore. Ils allaient sûrement passer la soirée à s'inquiéter d'entendre leur nom cité en réunion demain, et ça ne leur ferait pas de mal.

Nous avançâmes jusqu'au parking sans parler. Mes pieds étaient engourdis par le froid sous le cuir trop fin de mes bottines. Il soufflait un vent glacial, qui me piquait les joues comme une nuée d'aiguilles. C'était l'hiver, encore, mais bizarrement, cette saison ne me dérange pas. Je préfère l'hiver à l'été.

Nous nous dîmes au revoir et chacune partit de son côté. Wendy et moi devions faire des efforts pour rester polies l'une envers l'autre ; nous étions toutes deux conscientes que, sans cet effort, notre absence d'affinités tournerait rapidement à la mésentente. Wendy est chicheuse, contente d'elle et indiscrete, et moi... Eh bien, moi, je suis comme je suis. Je n'envie pas ses enfants, quand ils seront un peu plus grands. J'étais contente de la voir partir.

Le soir tombait déjà, à ma grande surprise (il était si tôt). Je suis toujours prise de court à cette période de l'année ; mon étonnement reste perpétuel malgré sa récurrence annuelle. Parfois, j'ai l'impression d'être un poisson rouge dont les parois du bocal constituent une

nouvelle source d'étonnement chaque fois que je nage en les regardant.

Une fois dans ma voiture, je sortis la lettre de ma poche et en repris la lecture.

Chère Amy,

S'il vous plaît, S'IL VOUS PLAÎT, aidez-moi ! J'ai été enlevée par un homme bizarre qui me retient prisonnière dans sa cave. Il dit que je ne rentrerai jamais chez moi. Je ne sais pas où je suis ni quoi faire, et personne ne sait que je suis ici.

Je ne sais même pas depuis combien de temps j'ai disparu, mais j'ai l'impression que ça fait une éternité. J'ai peur que les gens arrêtent de me chercher. J'ai peur qu'il me tue.

Aidez-moi vite, je vous en supplie,

Bethan Avery

Il n'y avait rien d'autre que cette écriture paniquée et enfantine. Pas d'adresse d'expéditeur ou d'autres indices. Sur l'enveloppe, la marque oblitérée sur le timbre indiquait que la lettre avait été postée hier à Cambridge, mais je ne disposais d'aucune autre information.

– C'est un canular, dis-je à voix haute.

Mais ma voix vacilla, parce que je n'y croyais pas vraiment. De temps en temps, il m'arrive de recevoir des lettres très choquantes. En général, il s'agit seulement de fantasmes sexuels assez désagréables cherchant une issue du subconscient où leur auteur les tient emprisonnés. Je préfère qu'ils s'expriment par la poste plutôt que d'une autre manière, mais il y avait quelque chose qui me touchait dans cette lettre-ci.

D'autres pensées se mêlaient à l'histoire. Des pensées concernant Katie Browne, la jeune fille portée disparue qui s'était évaporée en n'emportant qu'un petit sac de vêtements. C'était une lycéenne, nageuse confirmée de l'équipe municipale de Cambridge, qui n'avait jamais été très épanouie dans l'atmosphère étouffante de St-Hilda. Je pouvais comprendre ça.

À vrai dire, j'étais très inquiète pour Katie Browne.

Quant à ma lettre, c'était assez facile à vérifier. Je démarrai ma voiture et me dirigeai vers le poste de police. Si aucune Bethan Avery n'était portée disparue, l'imbécile qui avait écrit cette lettre se serait juste payé une bonne tranche de rire à mes dépens.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? demandai-je, surprise.

Mon presque ex-mari était planté sur le seuil, appuyé contre la porte lorsque j'arrivai à la maison dans la brume du début de soirée. Avec son costume sombre ajusté et son petit col bien net, il avait l'air d'un missionnaire particulièrement stylé ou d'un vampire urbain surgi du brouillard. Il y avait un je-ne-sais-quoi d'étudié dans son attitude, comme s'il posait un peu pour moi.

Je le regardai en plissant les yeux.

Les lèvres charnues d'Eddy se pincèrent.

– Tu disais que tu voulais discuter de nos affaires.

Je poussai un soupir, épuisée, et passai devant lui pour mettre la clé dans la serrure.

– Tu n'aurais pas pu appeler avant ?

– Ton téléphone était éteint.

Voilà des semaines que je disais à Eddy que nous devons discuter de la division de nos biens, de tout ce que nous avons en commun. Chaque matin, en descendant l'escalier, j'avais pu remarquer qu'il n'avait toujours pas effectué son changement d'adresse, ni suivi postal.

Le fait qu'il vienne de son plein gré pour discuter des dispositions à prendre était bon signe, même s'il n'avait pas pris la peine de me le demander. Apparemment, par principe, il considérait encore cette maison comme la sienne.

De mon côté, j'avais une autre vision des choses. Je possédais déjà la maison quand nous nous sommes mariés ; c'était pratiquement une ruine quand je l'avais achetée en emménageant à Cambridge, et, pendant sept ans, je l'avais peu à peu rénovée. Chaque amélioration, chaque embellissement constituait un reflet de ma propre rénovation intérieure, de mon rétablissement personnel. Je m'étais installée dans ce salon nu et crasseux, sur le canapé miteux que les précédents propriétaires avaient laissé, et j'avais pris le temps d'imaginer comment améliorer les lieux. J'avais choisi toutes les peintures – des violets vifs, des jaunes subtils, des gris chauds – et les avais appliquées moi-même sur les murs et les huisseries, avec cette espèce de concentration passionnée qu'on prête habituellement aux grands maîtres dans leurs ateliers. Chaque soir, quand je lançais un regard vers la pendule par-dessus mon épaule, je me rendais soudain compte qu'il était déjà trois ou quatre heures du matin, que j'avais mal aux bras et que je devais être au travail cinq heures plus tard. J'avais aussi choisi la robinetterie sans prétention de la baignoire où je passais des heures, les luminaires en étain bosselé, les moquettes aux teintes contrastées. C'est encore moi qui avais poncé et rénové les meubles d'occasion, et j'avais passé des heures assise dans l'herbe de mon minuscule jardin, en bleu de travail, avec ma tasse de thé, à en contempler les morceaux démontés en train de sécher sur leurs feuilles de papier journal.

C'était en partie mon indépendance affirmée dans cette démarche, et dans d'autres choses, qui avait séduit Eddy, au début. Même s'il n'est pas un grand fan de bricolage lui-même ; il préfère se servir de ses mains pour faire d'autres choses.

– Entre ! lançai-je par-dessus mon épaule, histoire de lui rappeler qui était le maître des lieux.

Une petite pointe de superstition me rappela qu'on ne devait pas inviter les vampires à franchir le seuil d'une maison – trop tard.

Je repoussai vite cette pensée fantasque. Oui, nous étions des étrangers désormais ; peut-être l'avions-nous toujours été, d'ailleurs, malgré tous nos efforts, et cette idée me faisait très mal, comme si les émotions, à l'instar des parties du corps, pouvaient être fracturées ou déboîtées. En même temps, cela devrait au moins nous permettre d'avoir une discussion courtoise sur les aspects matériels sans nous déchirer davantage.

Nous nous rendîmes dans la cuisine, où les néons du plafond nous firent cligner des paupières en s'allumant. Dehors, le vent martelait les fenêtres sans répit. Je me frottai les yeux et m'étirai. J'entendis mes os craquer.

– Café ? proposai-je.

Il acquiesça d'un hochement de tête et j'allumai la bouilloire avant de balancer mon manteau sur le dossier d'une chaise.

– Mauvaise journée ? demanda-t-il.

– Hein ? fis-je en sortant deux tasses du placard.

– Tu as eu une mauvaise journée ?

– Toujours pareil à l'école. Et j'ai failli écraser des élèves en allant à l'*Examiner*.

– Tu en as eu un, au moins ?

– Euh, non.

– Je plaisantais.

Il me coula un regard en biais.

– Et sinon, tu vas bien ?

– Oui, ça va.

– Je veux dire, le moral.

– J’ai très bien compris ce que tu voulais dire, répondis-je sèchement pour clore le sujet.

Je mis du café moulu dans ma vieille cafetière, consciente que, de nous deux, c’était moi qui compliquais les choses. Je ne lui avais même pas retourné la politesse en lui demandant comment s’était passée sa journée de travail, et je ne comptais pas le faire, considérant les raisons pour lesquelles nous divorcions.

Je pouvais cependant faire un effort en alimentant la conversation :

– Je me suis bien ridiculisée en allant à la police, aussi, maugréai-je.

– Quoi, tu es allée au poste de police pour ça ? Est-ce que leurs parents ont... ?

– Non, non, rien à voir avec les gamins, dis-je. J’ai reçu une lettre aujourd’hui, au journal.

Je me rendis compte qu’en fait, je n’avais aucune envie de parler de ça à Eddy (j’allais me faire prendre de haut), mais il était trop tard, maintenant. Je me levai et me dirigeai vers la fenêtre.

– Quel genre de lettre ?

Derrière moi, je l’entendis chercher du lait dans le réfrigérateur (il en mettait toujours dans son café). Dehors, le brouillard enveloppait les haies et dissimulait les maisons voisines.

– Je ne voudrais pas me retrouver coincée dehors par une nuit pareille, dis-je à voix basse au bout d’un moment.

– Tu ne veux pas me dire de quel genre de lettre il s’agissait ?

– D'un canular, dis-je. Quelqu'un qui se faisait passer pour Bethan Avery.

– Qui ça ?

– Bethan Avery. Une ado qui a été kidnappée et probablement assassinée dans les années 1990.

Eddy cligna des paupières et plissa les yeux, comme s'il sondait le fin fond de sa mémoire.

– Bethan Avery... Ce nom me dit quelque chose. Elle était du coin, je crois.

Il s'interrompt quelques instants avant de reprendre :

– Oui, je me souviens d'avoir vu ça dans la presse locale. Du coup, tu as cru que cette lettre était vraie, c'est ça ?

Je haussai vaguement les épaules.

– On ne sait jamais.

– Oh ! C'est glauque. Pourquoi l'as-tu apportée à la police ? Je n'aurais pas eu l'idée qu'ils puissent y faire quoi que ce soit.

Je me postai près de la bouilloire, qui envoyait maintenant joyeusement sa vapeur dans les airs.

– Je voulais vérifier si c'était bien une personne portée disparue, dis-je une seconde avant de le regretter.

Eddie rit doucement.

– Ils ont dû trouver ça assez marrant, non ?

– En effet, répondis-je froidement.

Eddy cessa de rire.

– Quoique je ne voie absolument pas ce qu'il y a de drôle là-dedans, en ce qui me concerne, ajoutai-je.

– Oh ! Margot, arrête.

– Franchement. S'ils trouvaient ce genre de cas moins marrant, peut-être qu'ils auraient découvert ce qui est arrivé à Katie Browne.

Par prudence, Eddy s'abstint de répondre. Mais je savais que lui aussi pensait que Katie avait simplement

fui sa petite vie routinière pour les feux de la rampe de la route M25.

– Tu ne pouvais pas t’en rappeler, de toute façon, dit-il au bout d’un moment, essayant d’être diplomate. Tu vivais à Londres, à l’époque.

Malgré tout, pendant quelques instants glaçants, j’eus le sentiment de le détester. J’avais lu et relu la lettre sous la lumière déclinante du jour, longtemps après en avoir perçu le cri de détresse. J’avais imaginé ce que cela faisait d’être arrachée à ses amis, à son foyer, parquée dans une petite prison obscure, violée, battue, assassinée, puis jetée démembrée dans le courant d’une rivière – d’abord l’éclaboussure, puis l’ondulation de l’eau, puis plus rien, à tout jamais. À moins que l’assassin ne se soit dressé au-dessus de la fosse qu’il avait creusée au clair de lune, fosse où il avait jeté vos pauvres restes blêmes avant de les recouvrir de pelletées de terre humide et pleine de vers. Des mois, peut-être des années plus tard, ces ossements pourraient être retrouvés et manipulés par des mains gantées de plastique blanc ; ils seraient assemblés tels des morceaux de puzzle par des scientifiques respirant dans des masques tandis qu’ils retireraient la terre incrustée dans les fissures des tibias et du crâne, avant de les envelopper dans des feuilles de cellophane et de leur attribuer un matricule.

Que le ciel nous préserve du viol et du meurtre ainsi que de l’anonymat des tombes sans nom que les vents battent avec indifférence.

Même si rien de tout cela n’était la faute d’Eddy.

Je posai la tasse sur la table devant lui avec un petit sourire de concession. Un souvenir me revint soudain, et je revis Eddy me renversant sur cette table. Nous n’avions pas parlé, il n’y avait eu que des tâtonnements, des respirations précipitées, de la peau chaude et moite, et rien

d'autre que nous deux. Après coup, nous nous étions rendu compte que nous avions laissé les stores ouverts. N'importe qui aurait pu nous voir, et nous avions ri, exaltés par notre audace.

– Quand je pense que tu as été éduquée par les sœurs, avait-il murmuré au creux de mon oreille. Espèce de débauchée.

Certes, il y a une haie et un muret qui séparent la maison de la rue ; personne ne pouvait donc nous voir à moins de nous épier depuis notre pelouse et de regarder volontairement par la fenêtre. On a déjà de la chance quand on capte le réseau mobile dans cette partie du village ; alors, avoir ce genre de public... Mais nous avions aimé nous prendre pour des libertins sans complexes. Du moins, cette fois-là.

– Il y avait une de tes pies dans le jardin quand je suis arrivé, dit-il quelques instants plus tard. Elle devait t'attendre.

Je me radoucissais légèrement et lui accordai un sourire.

– Oui. Elle est souvent là.

Nous passâmes au salon, ce qui ne faisait pas vraiment partie de mon plan ; cette pièce douillette, avec son canapé confortable et sa ribambelle de coussins aux couleurs vives, était un endroit où Eddy m'avait toujours donné le sentiment d'être heureuse, en sécurité. Je ne pouvais pas compter les fois où je m'étais lovée contre sa poitrine ici, pendant que nous regardions la télévision ensemble. Ce souvenir me noua la gorge et je sentis mon cœur se serrer. Ce n'était pas un endroit pour ce nouvel Eddy, qui rendait maintenant heureuse une autre femme. Pourtant, quand il accepta la tasse et partit dans le couloir ainsi que nous l'avions fait tant de fois, je ne sus trouver le moyen de l'en empêcher, comme si l'habitude était une

lame de fond nous entraînant tous deux ; s'y opposer à cet instant aurait paru mesquin, voire un peu méchant.

Je faisais de mon mieux pour être polie, après tout.

Le canapé se creusa pour nous accueillir. Eddy but son café en se livrant avec brio à une conversation de salon qui ne concernait ni sa nouvelle *innamorata*, ni son travail, ni nos arrangements à venir. C'était comme si rien de spécial ou de tendu ne se passait. Il avait l'air parfaitement à l'aise. On aurait dit une danse, et c'était lui qui menait. Je ne voyais pas comment remettre le sujet sur la table et décidai d'attendre une ouverture dans la discussion en prenant mon mal en patience. Qui sait quand j'aurais l'occasion de le revoir ici, et de si bonne humeur ?

Je serrai ma tasse vide contre ma poitrine.

– Tu as mangé ? demanda-t-il.

– Moi ? Non.

– On pourrait se faire livrer un truc, dit-il en retirant ses chaussures.

L'espace d'un instant, ce fut comme ç'avait toujours été : moi assise sur le canapé, à le regarder effectuer ce rituel chaque fois qu'il rentrait du travail.

– Le Mai Thai livre à domicile, le vendredi. Ça te dit, un petit filet de bar à la vapeur ?

Finalement, c'était un peu différent.

– Arabella ne va pas t'attendre ? demandai-je.

Il haussa les épaules, comme si cela importait peu.

– De toute façon, comme tu as dit, il faut qu'on discute.

Je jetai un œil à la vieille horloge murale, cadeau de mariage de mon amie Lily. Il était huit heures moins le quart.

Lily n'avait jamais aimé Eddy.

– Très bien, répondis-je.

– Brave fille, dit-il avec un soupçon de suffisance dans

son humour tout en me décochant son sourire de publicité. Et j'ai une bouteille de sancerre dans mon sac pour aller avec.

Il y eut donc du bar à la citronnelle avec du sancerre, et nous pûmes effectivement parler des dispositions financières, même si je restai sur l'impression légèrement inquiétante qu'il n'avait finalement pas dit grand-chose. De toute évidence, le plus juste était que chacun conserve ce qu'il possédait avant notre mariage : moi, la maison ; lui, son loft branché de Hills Road, qui lui servait de garçonnière avant notre rencontre. Chacun ses affaires – sa voiture, ses meubles. Nous trouverions un arrangement concernant ce que nous avions acheté ensemble, ce qui ne représentait pas grand-chose.

Il me regardait avec ses grands yeux gris, hochant la tête, et son absence d'objections m'encouragea à continuer (là encore, pourquoi aurait-il dû avoir des objections ?), mais en y repensant, je ne trouvai pas pour autant de véritable accord explicite dans son attitude.

– Alors, qu'est-ce que tu en penses ? lui demandai-je.

J'avais l'impression d'être rouge et curieusement détendue. On va boucler le sujet, me disais-je. On va négocier ça comme des adultes et peut-être, peut-être qu'avec le temps...

– J'en pense qu'on boirait bien un coup de plus.

– C'est un fait, dis-je sèchement. Mais que penses-tu de ce projet de médiation ?

Il regarda le fond de son verre, eut un petit sourire et le posa sur la table.

– J'en pense que je me demande pourquoi on parle de ça maintenant, dit-il en tournant ce sourire vers moi. Je croyais que la règle était de ne plus parler business après dix heures.

La pendule de Lily affichait dix heures pile.

– Cette règle concernait le travail, pas toutes les sortes de business, murmurai-je en rougissant malgré moi. Et elle était valable quand nous étions mariés.

Je me repliai dans mon coin de canapé.

Mais il se pencha en avant et tendit un bras vers moi sur les coussins.

– Margot, dit-il de sa voix profonde et sensuelle. Nous som-mes *encore* mariés.

J'ouvris la bouche pour protester, prête à reculer, mais ses lèvres étaient déjà sur les miennes et sa bouche était si bonne, si douce, et je me sentais si seule. Je m'ouvris à lui et laissai ses bras m'enlacer ; je sentis son buste ferme contre moi et me sentis trembler. J'avais tellement envie de lui, je...

Je...

Mais qu'est-ce que je faisais ?

Je le repoussai brusquement.

– Non.

Il recula, visiblement surpris, tandis que je m'écartais de lui pour me lever.

– Il vaut mieux que tu y ailles.

Je croisai les bras fermement sur ma poitrine.

– Margot...

Il écarta ses cheveux blonds de ses yeux, l'air stupéfait de ce revirement de situation.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Je tremblais tellement que je sentais le sol vibrer sous mes pieds.

– Tu m'as quittée pour une autre femme et maintenant tu débarques pour un plan cul, voilà ce qu'il y a.

Je me frottai le visage ; mes mains étaient maintenant froides et moites, comme tout le reste de ma personne épuisée et humiliée.

– Comment oses-tu ? Comment oses-tu faire ça, putain !

– Tu n’avais pas l’air d’être contre...

– Alors, écoute-moi bien, Eddy. Là, je suis contre, tu vois ? Je suis contre *en ce moment même*.

Je tendis un bras en direction de la porte.

– Espèce de salaud. Maintenant, enfile tes chaussures et dégage.

Il y eut un frémissement sur son visage, un mélange d’émotions tiraillées par son désir. Devait-il se montrer conciliant, présenter des excuses ? Feindre l’ignorance de ce qui avait pu me blesser ? Être encore plus audacieux, séducteur ? Mais avant toute chose, il voulait exprimer sa colère d’avoir été rejeté, et c’est ce qui l’emporta.

– Tu es dingue, Margot. Complètement tarée.

– Dégage ! hurlai-je.

Je n’éprouvais plus la moindre honte maintenant ; seule la colère m’animait, une colère profonde et furieuse.

– Sors de chez moi et ne remets plus les pieds ici !